



**HAL**  
open science

**Recension: F. Pilon, L'atelier monétaire de  
Châteaubleau. Officines et monnayages d'imitation du  
IIIe siècle dans le nord-ouest de l'Empire, Gallia (63e  
supplément), Paris, 2016**

Pierre-Marie Guihard

► **To cite this version:**

Pierre-Marie Guihard. Recension: F. Pilon, L'atelier monétaire de Châteaubleau. Officines et monnayages d'imitation du IIIe siècle dans le nord-ouest de l'Empire, Gallia (63e supplément), Paris, 2016. Revue Numismatique, 2018, pp.613-618. hal-02025045

**HAL Id: hal-02025045**

**<https://hal.science/hal-02025045>**

Submitted on 13 Mar 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fabien PILON, *L'atelier monétaire de Châteaubleau. Officines et monnayages d'imitation du III<sup>e</sup> siècle dans le nord-ouest de l'Empire*, Gallia. 63<sup>e</sup> Supplément, Paris, 2016, 294 p., ISBN 978-2-271-09330-1.

Parmi les découvertes majeures qui caractérisent l'agglomération antique de Châteaubleau (Seine-et-Marne), la production de monnaies en marge des ateliers officiels relevant de l'autorité impériale est assurément la plus spectaculaire et c'est à cette question que s'attèle l'auteur de la présente monographie, Fabien Pilon (désormais FP). Le propos est aussi plus vaste, comme l'indique le titre, puisqu'il s'agit de donner une vue d'ensemble des monnayages d'imitation dans les provinces nord-occidentales de l'Empire romain au cours de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle. FP inscrit cette recherche dans une perspective archéologique, de sorte à pouvoir caractériser l'emplacement des lieux de production. Ce 63<sup>e</sup> supplément à la revue *Gallia* est tiré d'une thèse de doctorat soutenue à l'université de Paris Ouest-Nanterre-La Défense en 2010.

L'ouvrage se compose d'une introduction et de trois chapitres. Une série de trois catalogues, dédiés aux intermédiaires de fabrication découverts à Châteaubleau, est donnée en fin d'ouvrage, mais la petite taille des caractères choisie pour les tableaux rend la consultation malaisée. Une très utile illustration, qui n'est pas toujours de bonne qualité, accompagne le texte.

L'introduction (p. 7-15) donne, certes de manière un peu confuse, l'état de l'art sur le sujet et les objectifs poursuivis. Soucieux de montrer l'éparpillement des mots auxquels les numismates ont recours pour nommer les monnaies émises en marge des ateliers officiels, FP procède à une mise au point que nous suivons bien volontiers. Après avoir dressé une liste des différents vocables utilisés, il arrive à la conclusion que « le terme d'imitation est le plus général puisqu'imiter consiste aussi bien à contrefaire dans une intention frauduleuse qu'à reproduire librement [...] » (p. 7). L'auteur propose de différencier trois « cas particuliers » : les copies exactes au modèle qui sont frauduleuses ; les monnaies irrégulières qui peuvent être tolérées par une autorité ou tout simplement des fausses monnaies ; les monnaies locales ou complémentaires qui peuvent être légales ou tolérées, voire même constituer des contrefaçons.

Mais n'aurait-il pas été plus clair d'insister sur la divergence des buts qui découlent des principaux caractères visibles ? Les imitations, qui dérivent des modèles originaux par des légendes et des types fantaisistes, ne pouvaient en principe duper l'usager ; elles seraient à distinguer des « fausses monnaies » qui, tels les deniers ou antoniniens plaqués ou coulés, reproduisent fidèlement l'aspect des monnaies officielles et trompent l'usager sur leur valeur intrinsèque.

Le chapitre I (p. 19-100) est consacré à l'activité monétaire identifiée à Châteaubleau. La présentation est envisagée sous l'angle archéologique. Le lecteur ne s'en plaindra pas, car elle met bien en lumière le contexte dans lequel cette activité, qui a porté sur trois dénominations (denier, antoninien et double sesterce), s'est développée. Sont tout d'abord mises en exergue les connaissances acquises sur l'agglomération antique de Châteaubleau (p. 19-35). Les principales structures archéologiques associées à des objets indiquant une production par frappe (intermédiaires de fabrication : bâtonnets, boudins, flans, etc.) et par coulage (moules monétaires en terre cuite) sont ensuite

soigneusement décrites (p. 37-100). FP identifie trois lieux de production, qu'il qualifie d'« officines » : les officines 1 et 2 sont localisées dans l'agglomération même et l'officine 3 dans sa périphérie immédiate. Pour les officines 1 et 2, aucun bâtiment n'a pu être associé à l'activité monétaire ; les objets monétaires ont été rejetés dans des structures en creux ou bien intégrés à des niveaux d'occupation ou des remblais. La troisième officine se caractérise par la très forte concentration du mobilier numismatique à l'intérieur de deux bâtiments. Si l'on suit FP, l'activité monétaire dans les trois officines se partagerait entre trois périodes (p. 99-100). Entre *ca* 263-271, la frappe d'antoniniens argentés serait attestée dans les trois officines, et, à partir de *ca* 266, une dualité des fabrications, à travers la frappe et le coulage conjoints d'antoniniens, de deniers et de doubles sesterces serait avérée dans les officines 1 et 3. Au cours de la première moitié des années 270, l'imitation de doubles sesterces et la pratique du coulage seraient abandonnées pour laisser la place, dans les trois officines, à la frappe d'antoniniens dépourvus d'argenture (imitations radiées à l'effigie des usurpateurs gaulois). La période *ca* 275-283 se caractériseraient par la production d'imitations radiées de modules variables dans les trois officines. On pourra bien évidemment n'être pas toujours d'accord avec la chronologie proposée. Nous revenons plus loin sur deux points en particulier.

Le chapitre II (p. 101-184) ouvre la perspective, puisqu'il est consacré à l'établissement d'un recueil critique des découvertes d'ateliers locaux connus. Cette vue d'ensemble valide le projet général de l'ouvrage (cf. p. 15). FP fait le choix de se concentrer sur les découvertes liées à la production d'imitations frappées. Les dépouillements effectués sont impressionnants. Ainsi, FP dresse un répertoire de 67 lieux d'émission pour le numéraire frappé entre la fin du II<sup>e</sup> siècle et le milieu du IV<sup>e</sup> siècle (45 se rattachant à la seule seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle). Dans son « Analyse du corpus des ateliers de frappe » (p. 147-177), il s'attache à poser les problèmes liés aux pratiques qui entourent les imitations frappées : il examine la répartition spatiale, les choix des lieux d'implantation, les structures et zones de travail associés, le processus de fabrication ou encore les standards monétaires. Parmi les résultats obtenus, on retiendra que la production d'antoniniens d'imitation de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle ne dépasse guère le cadre de la Gaule du Nord et de la Bretagne (fig. 137, p. 150). Un examen approfondi du lieu d'implantation des ateliers locaux permet également à l'auteur de relever leur fréquence en milieu rural, en lien avec des activités métallurgiques (p. 153). En fin de chapitre (p. 179-184), FP s'attache aux ateliers ayant produit des monnaies par surmoulage et reconnaît qu'il n'a pas souhaité les traiter avec le même soin que les précédents en raison de la publication ces dernières années d'importants articles sur le sujet. Il se contente de rappeler les principaux résultats acquis, en omettant toutefois certaines recherches ou discussions récentes : J. Hall, *Britannia* 45, 2014, p. 165-194 ; P.-M. Guihard, F. Fichet de Clairfontaine, *RN* 2015, p. 257-292 ; P.-M. Guhard, *AK* 45, 2015, p. 263-282. Dans la section « processus de fabrication » (p. 182-183), on s'étonne par ailleurs de voir que les travaux expérimentaux de H. Drescher aient été largement laissés de côté.

Le troisième et dernier chapitre (p. 187-212) revient sur le statut des monnayages d'imitation identifiés à Châteaubleau. À l'appui des sources antiques traitant du

faux-monnayage, l'auteur insiste sur le caractère frauduleux que représente l'acte d'altérer ou de corrompre la nature même d'une monnaie d'argent (p. 188-191). Il y a donc tout lieu de penser que les deniers et les antoniniens, qu'ils soient plaqués ou bien coulés, tombaient naturellement sous le joug de la loi et que leur circulation était interdite. D'ailleurs, la rareté des deniers, antoniniens et bronzes coulés parmi les trouvailles isolées empêche de les qualifier de monnayage de nécessité (cf. [tableau LII](#), p. 192). C'est donc avec justesse que l'auteur défend l'idée, généralement admise, que les imitations radiées forment un numéraire de nécessité, sinon officiel, du moins toléré (p. 193). L'extension phénoménale de cette production en Gaule du Nord s'inscrit en effet pleinement dans une période quelque peu essoufflée économiquement, qui aurait contraint certains particuliers à émettre en masse un numéraire d'appoint destiné à couvrir localement le déficit dans l'alimentation officielle. Pour FP, la concordance des cartes d'émission et de diffusion des imitations radiées abonderait dans le sens d'un monnayage toléré par un ensemble bien précis de provinces (p. 194-195) : les Gaules Belgique et Lyonnaise, les deux Germanies et les deux Bretagnes. Il est tenté d'y voir la démonstration de la thèse audacieuse formulée de façon plus imaginative que scientifique par quelques auteurs, selon lesquels une production aussi intense et géographiquement circonscrite de numéraire d'imitation ne saurait être le fruit du hasard mais bien la résultante d'une organisation monétaire qui aurait été coordonnée par un pouvoir (FP propose l'intervention de magistrats municipaux). On reste toutefois perplexe sur l'existence d'un véritable dispositif veillant au bon ordre d'une telle industrie. Ne répond-t-elle pas plus simplement à l'introduction de l'*aurelianus* en 274 ? Dans l'hypothèse d'une surévaluation de la nouvelle espèce radiée, l'inflation des prix, constatée par les historiens de l'économie, aurait en effet nécessité la multiplication des espèces monétaires dans des provinces où, comme en Gaule du Nord et en Bretagne, circulaient encore en nombre des antoniniens de l'Empire gaulois. On signalera également l'attention portée à la localisation de l'« atelier II » de P. Bastien (p. 199-212). Pour FP, c'est à Châteaubleau qu'il conviendrait de situer cette grande officine ayant émis des monnaies sous Postume en marge de la *moneta* officielle. Ce constat renvoie aux travaux de D. Gricourt et D. Hollard qui estiment que l'« atelier II » est un atelier de faussaires créé pour produire des antoniniens vers le début de l'année 263 apr. J.-C. et dont l'activité se poursuit avec l'émission de doubles sesterces. En fin de compte, la production à Châteaubleau de fausses monnaies représenterait une première étape ayant ouvert la voie vers le développement à partir de *ca* 275 d'un monnayage de nécessité (p. 212).

En fondant son approche sur une documentation archéologique d'une rare fortune, FP offre une étude appréciable et attendue. On ne peut qu'être en effet sensible à la richesse de la thématique. Mais ces qualités ne sauraient faire oublier les points faibles du travail. L'insuffisance de la mise en perspective, qui reste souvent placée dans la stricte ligne des études de D. Gricourt et D. Hollard, constitue une réelle difficulté. Quelques interprétations semblent tout particulièrement devoir retenir l'attention.

Ainsi, reste-t-on perplexe sur la définition de « standards pondéraux » (p. 46, 74, 82, 170-177). À partir du poids d'imitations et d'objets monétaires issus des ateliers non officiels référencés, FP a voulu reconnaître l'existence de plusieurs modules, qui

ont été répartis, dans le cas des imitations frappées d'antoniniens, entre 5 groupes. La variabilité des rapports aurait rendu indispensable la pesée, amenant l'auteur à conclure à un usage pondéral de ces monnaies (p. 173). On regrettera que les travaux de R. Wolters (*Nummi Signati...*, Munich, 1999) et K. Hasler (*Studien zu Wesen und Wert des Geldes...*, Bochum, 1980) n'aient pas été discutés, ce qui aurait évité d'éloigner la réflexion des réalités de la production monétaire sous l'Empire. On sait en effet que la monnaie officielle était *pecunia numerata* : en somme la monnaie était comptée et non pesée. De surcroît, dans la mesure où la monnaie était frappée *al marco*, l'autorité monétaire officielle pouvait accepter un certain flottement des poids au sein d'une même dénomination. Il est, par conséquent, probable que, jusqu'à la fin du III<sup>e</sup> siècle au moins, le poids d'une monnaie ne constituait pas un critère déterminant sa valeur. De ce point de vue, il semble difficile de croire qu'il en allait autrement pour les imitations radiées produites dans les ateliers non officiels, tout autant qu'il est difficile d'imaginer que les usagers aient dû manier la balance pour déterminer la valeur de ces piécettes afin d'effectuer un paiement quel qu'il soit (p. 174-175). En outre, FP veut reconnaître des phases successives de production et accepte par là-même l'idée que les ateliers non officiels ne frappaient qu'un seul module selon la phase considérée (p. 173 et [tableau XLVIII](#), p. 174). Cette hypothèse est gênante et s'appuie sur la chronologie aucunement prouvée proposée par D. Gricourt (2009). Mais elle écarte surtout du débat d'autres découvertes non moins intéressantes, comme celle de Sarreinsming où J. Schaub (1986, p. 178) a remarqué qu'un même coin a pu servir – donc au cours d'une même phase de production – à frapper des flans de poids ou de dimensions différents. Peut-être faudrait-il admettre, comme l'a récemment proposé J. Chameroy (2013, p. 77) à l'appui de l'étude du numéraire antique issu des fouilles de la cathédrale de Rouen, que « le classement par module reflète les grandes lignes de l'évolution de la production d'imitations radiées, mais ne fournit en aucun cas des critères fiables aidant à dater les monnaies elles-mêmes ».

Mais, il nous faut surtout insister sur la datation des activités de coulage. FP soutient l'idée que cette production est contemporaine, dans sa totalité, des activités de frappe. Elle serait donc « datable entre *ca* 266 et 270, voire jusque vers 275 » (p. 70, 207). On ne partage pas la conclusion de l'auteur. Celle-ci livre une image trop dépourvue de nuances, qui a le défaut de forcer le trait de la cohérence et de la continuité avec l'hypothèse selon laquelle c'est à Châteaubleau qu'il faut situer l'existence d'une grande officine de faux-monnayage ayant émis des monnaies sous Postume, autrement dit le fameux « atelier II » de P. Bastien. Pour résumer, la technique du surmoulage est attestée à Châteaubleau par la mise au jour de plusieurs milliers de moules d'argile à deniers, antoniniens et doubles sesterces, jetés au rebut après leur emploi et associés aux productions de l'officine 1 (p. 58-72). La constitution de diagrammes de liaisons d'empreintes a permis d'identifier 4 lots de moules, chacun présentant un faciès et un terminus différents : le lot 1 (26 moules de deniers émis entre 209 et 222) ; le lot 2 (2 890 moules de deniers et d'antoniniens émis entre 196 et 248) ; le lot 3 (48 moules de doubles sesterces émis entre 261 et 266) ; le lot 4 (328 moules d'antoniniens émis entre 214 et 266). L'association des lots 2 et 3 dans plusieurs structures est présentée comme un fait capital (surtout l'association dans F19/Z27, p. 207), qui attesterait

la contemporanéité des productions. En l'occurrence, ici, pour l'auteur le surmoulage de deniers et d'antoniniens des années 196 à 248 (lot 2) serait concomitant d'une production coulée de doubles sesterces (lot 3). Toutefois, les structures en question montrent qu'il s'agit de puits et d'une fosse : en somme, des contextes de rejets et non d'utilisation, ce qui ne constitue pas un argument totalement décisif en faveur d'une contemporanéité stricte. Bien au contraire, diverses manipulations ont très bien pu présider à l'association des lots 2 et 3 dans ces structures à vocation détritique. Du reste, aucune combinaison d'empreintes n'a été relevée entre les deux lots. On s'étonne aussi que le lot 1 soit situé dans une fourchette chronologique très large, étirée bizarrement jusqu'à la période retenue par FP (ca 266-270/275) pour situer l'ensemble des productions obtenues par surmoulage (p. 70). Pourtant, le lot 1 est constitué de moules empreints uniquement à l'aide de deniers frappés entre 209-222. En revanche, le lot 4 montrerait que les activités de coulage se poursuivent jusque sous Postume, puisque des identités ont pu être relevées entre des empreintes d'antoniniens des années 214-266. D'une manière générale, on regrettera qu'aucun tableau récapitulatif des liaisons observées et leurs combinaisons n'ait été fourni en annexe, ce qui aurait permis de jeter quelque lumière sur le déroulement précis de la production.

Quoi qu'il en soit, l'impression qui ressort est celle d'une officine ayant procédé à plusieurs émissions plus ou moins étalées dans le temps, dont les résidus furent rejetés à des endroits distincts mais proches les uns des autres (tableau XVII, p. 71). Le fondement même de la chronologie esquissée par FP appelle donc plus de nuances. D'autres arguments forcent non seulement à la desserrer, mais surtout à l'asseoir sur des bases plus solides, en lien avec l'évolution du stock monétaire en Gaule du Nord. Dans une étude présentée ailleurs (J. Chameroy, P.-M. Guihard, « Falsa fusio à Trèves : les moules monétaires du III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. de la Löwenbrauerei », dans *Produire et recycler...*, Mayence, 2016, p. 235-263), et qu'il suffit de résumer ici, il a été montré que les faussaires n'opéraient aucun choix entre « bonnes » et « mauvaises » monnaies d'argent mais suivaient l'évolution du numéraire en circulation. Ainsi, il apparaît que, dans les provinces où se développe la technique du surmoulage (Gaule du Nord et Bretagne), le denier n'est que lentement remplacé par l'antoninien. Faut-il alors en déduire que les usagers eux-mêmes étaient devenus conscients de l'écart existant entre la valeur nominale et la valeur métallique de l'antoninien officiel, au point de s'estimer lésés lorsqu'ils devaient s'acquitter de deux deniers à équivalence d'un antoninien largement surévalué ? Une telle situation aurait pu freiner l'acceptation de l'antoninien en Gaule et en Bretagne, où l'usage du denier au-delà de 240 était donc rendu possible par un important stock de monnaies blanches laurées. La défiance des usagers envers l'antoninien et la préférence pour le denier créaient de fait une demande accrue de deniers, alors que l'État cessait sa production régulière. C'est à cette demande croissante que les faussaires devaient répondre à partir de ca 240, avant de concentrer leur production sur l'antoninien au début de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle lorsque l'usage de ce dernier s'est établi en Gaule. C'est d'ailleurs la conclusion implicite à tirer des faciès très différents de trois des quatre lots de moules identifiés. Leur réunion s'accorde en effet avec l'évolution du numéraire blanc en circulation évoquée ici, à savoir : des deniers majoritaires dans le lot 1 (au moins 9 deniers utilisés), des deniers qui

l'emportent sur les antoniniens dans le lot 2 (15 deniers et 7 antoniniens utilisés) et des antoniniens qui deviennent exclusifs dans le lot 4 (au moins 65 antoniniens utilisés). Une fois située dans le cadre du stock monétaire en circulation l'activité de coulage identifiée à Châteaubleau ne paraît pas, par conséquent, devoir être exclusivement datée entre ca 266 et 270/275 comme le soutient FP. Au contraire, une officine au moins active à partir de ca 240 semble tout à fait envisageable.

C'est donc avec un sentiment mitigé que l'on sort de la lecture d'un ouvrage dont le titre suscite de grandes attentes. Le fait que les positions prises par différents chercheurs n'aient pas été toujours débattues et présentées constitue une faiblesse. Il reste que l'ouvrage de FP est une contribution bienvenue à l'étude des monnayages d'imitation et tous auront profit à le consulter.

Pierre-Marie GUIHARD

Ulrike PETER, Bernhard WEISSER (hrsg), *TRANSLATIO NUMMORUM. Römische Kaiser in der Renaissance. Akten des internationalen Symposiums Berlin 16-18. November 2011*. Cyriacus. Studien zur Rezeption der Antike. Band 3. Mayence, Wiesbaden, 2013, 360 p., ISBN 3-447-06902-1.

Ce livre en grand format, richement illustré et de facture soignée, est le fruit d'un programme de recherches et d'un colloque organisé par Ulrike Peter et Bernhard Weisser à Berlin en 2011 (« Antike Münztypen der Renaissance » ; voir <http://census.bbaw.de>). Il faut d'emblée féliciter les deux éditeurs pour l'efficacité dont ils ont fait preuve pour publier ce volume dans des délais très brefs.

Comme son titre l'indique de manière explicite, l'ouvrage porte sur l'effigie monétaire des empereurs romains à la Renaissance, ou plutôt sur sa redécouverte et sa réinterprétation par les contemporains. La perspective envisagée s'inscrit dans un champ négligé des chercheurs, car longtemps perçu comme un domaine mineur : celui de l'historiographie de la numismatique, discipline apparue dans le contexte des humanités naissantes. Dans une approche de la numismatique envisagée sous un angle « antiquaire », sont donc ici réunies des contributions rédigées par les meilleurs spécialistes aussi bien des mondes antiques que de l'époque moderne, alors que de tels travaux étaient auparavant disséminés dans des publications hétéroclites et éclatées en raison des traditions académiques propres à chaque pays. Ce rassemblement et cette convergence constituent déjà en soi un apport essentiel de l'ouvrage.

Dans la présente recension, on épargnera au lecteur la reproduction à l'identique de la table des matières (p. 5-7), très dense avec ses 24 contributions en allemand, en italien et en anglais. On rappellera seulement que le propos s'organise autour de 6 sections : les antiquaires et leurs écrits ; les antiquaires et leurs collections ; les monnaies et les transferts de savoirs ; les monnaies comme modèles d'inspiration ; les monnaies et les images ; adaptations, transformations et faux.